



HAL
open science

L'Histoire de deux amants de Piccolomini (1444) : humanisme et mise en question de l'exemplarité antique

Anne-Hélène Klinger-Dollé

► To cite this version:

Anne-Hélène Klinger-Dollé. L'Histoire de deux amants de Piccolomini (1444) : humanisme et mise en question de l'exemplarité antique. Pallas. Revue d'études antiques, 2021, Iconographie en situation : images, supports et contextes en Grande Grèce / La fabrication de l'Antiquité par les Anciens, 116, pp.189-206. <10.4000/pallas.21595>. <hal-04145963>

HAL Id: hal-04145963

<https://hal.science/hal-04145963v1>

Submitted on 29 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



ETALAB - Open licence

L'*Histoire de deux amants* de Piccolomini (1444) : humanisme et mise en question de l'exemplarité antique

Anne-Hélène KLINGER-DOLLÉ
Université Toulouse-Jean Jaurès

Les *Essais* de Montaigne offrent un exemple connu du recul critique dont l'humanisme a fait l'objet, par la voix d'un auteur qui en est pétri, dans la deuxième moitié du XVI^e siècle. Mais très tôt, plusieurs humanistes ont considéré avec lucidité les limites ou les travers du renouvellement culturel dont ils étaient pourtant partie prenante. Nicolas Correard a ainsi montré comment une série de réécritures de l'opuscule de Lucien publié à la Renaissance sous le nom de *Vitarum auctio* (*Vies de philosophes à vendre*) remet en question l'alliance idéale rêvée par les humanistes entre savoir et sagesse, littérature et progrès moral de l'humanité¹. La première remonte aux années 1430-1440. Il s'agit du *Cynicus* de Leon Battista Alberti, intégré à ses *Intercenales*, fictions d'inspiration lucianesque. Dans la même veine sérieo-comique qui se réfère à Lucien, l'Éloge de la folie d'Érasme, publié pour la première fois en 1511, fait preuve d'une forme d'autodérision. La critique des professeurs de grammaire ou des savants philologues ne se contente pas de pourfendre les aberrations éducatives « médiévales » ; elle fait également la satire d'obsessions humanistes. Dans cette contribution, nous voudrions attirer l'attention sur la charge critique d'une œuvre d'un genre différent, puisqu'il s'agit d'une fiction amoureuse : l'*Historia de duobus amantibus* d'Enea Silvio Piccolomini, écrite en 1444.

Ce texte est une tentative originale pour écrire en latin une nouvelle amoureuse, alors que depuis Boccace, le genre de la nouvelle connaît un grand développement en langue vernaculaire². Or contrairement au *Cynicus* et à l'Éloge de la Folie, l'*Histoire de deux amants*

1 Correard, 2012 et 2013.

2 Pour une approche globale de l'*Histoire des deux amants*, voir l'introduction d'I. Hersant (Piccolomini, 2001), l'édition de l'*Historia* par D. Pirovano (Piccolomini, 2001b) et celle des Œuvres érotiques par F. Duval (Piccolomini, 2003). Voir aussi Piéjus, 1985 et 1992 ; Pirovano, 2000 ; Pittaluga, 2012. Je citerai le texte latin dans l'édition des Œuvres érotiques, car l'édition bilingue des Belles lettres adopte une ponctuation déroutante qui handicape la lecture. Les références renverront donc aussi à l'édition de Duval. Les traductions latines sont miennes.

ne met pas en scène des savants ou des pédagogues humanistes. Mais à travers l'histoire d'un couple, Euryale et Lucrèce, par le biais de la narration et d'un jeu intertextuel raffiné, la fiction de Piccolomini met en question la capacité de l'Antiquité à être source d'exemplarité.

Les deux héros principaux, beaux, nobles et riches, sont dotés de surcroît d'une aisance rhétorique et d'une culture classique qui font d'eux, à première vue, des jeunes gens parfaitement policés par la nouvelle culture. Mais l'échec de leur amour, et plus encore les modalités selon lesquelles leur histoire est narrée, laissent entendre que les humanités peuvent s'avérer incapables de faire revivre les valeurs esthétiques et éthiques de l'Antiquité.

Dans un premier temps, nous partirons d'une autre œuvre de Piccolomini, son traité *De liberorum educatione*. Il donne un bon aperçu de la manière dont la pédagogie humaniste s'approprie les normes, les canons et les modèles antiques. Ce traité nous permettra de faire apparaître en contrepoint l'ironie que l'*Historia* distille à l'égard de l'idéalisation de l'antique. Nous explorerons la dimension critique de cette œuvre en nous attachant tout d'abord à la narration et à la voix assumée par le narrateur. La rhétorique intérieure, orale et écrite, prêtée aux personnages, sera ensuite au cœur de la réflexion.

1. La pédagogie humaniste : revivifier les normes, les modèles et les canons antiques

Les traités pédagogiques sont nombreux à la Renaissance. Ils témoignent de l'intrication étroite entre humanisme et enseignement³. Enea Silvio Piccolomini n'a jamais assumé de fonction d'enseignement ; il a néanmoins rédigé en 1450 une œuvre pédagogique de circonstance, son traité *De liberarorum educatione*, représentatif de cette littérature pédagogique humaniste. Il s'inscrit dans la tradition des « miroirs du prince », puisqu'il s'agit de former, à la demande de son précepteur, un futur souverain, le prince Ladislas, alors âgé de 10 ans, destiné à régner sur la Hongrie et la Bohême. En outre, Ladislas, fils posthume, est sous la protection de Frédéric III. Or Piccolomini est passé au service du souverain comme protonotaire de la chancellerie impériale en 1442, année où il reçoit aussi de Frédéric III le titre de *poeta laureatus*⁴. Son traité présente de nombreux points communs avec d'autres « miroirs du prince » de la Renaissance ainsi qu'avec les traités d'éducation qui concernent la jeunesse de manière plus large. Les modèles et normes empruntés à l'Antiquité y sont présents à chaque page et s'observent de multiples points de vue.

1.1. Quelques hypotextes antiques à propos de l'éducation

Comme les autres traités pédagogiques des xv^e-xvi^e siècles, le *De liberorum educatione* tisse et réorganise de nombreuses idées reprises à quelques œuvres majeures de l'Antiquité sur le sujet : l'*Institution oratoire* de Quintilien, dont la redécouverte intégrale, due à Poggio Bracciolini, date de 1417, et deux ouvrages grecs traduits en latin dès le début du Quattrocento : le *De puerorum educatione* attribué à Plutarque et l'*Oratio ad adolescentem* de Basile de Césarée. L'éducation intellectuelle est centrée sur l'acquisition de la compétence

3 Sur l'importance de la réflexion et de la pratique pédagogique des humanistes, voir Garin, 2003 ; Grendler, 2003 ; Ferrand et Istasse, 2014.

4 Pour la contextualisation du *De liberorum educatione*, et plus largement la carrière de Piccolomini à la cour impériale, voir Stolf, 2012, p. 99-205, 231-242.

oratoire. Elle est présentée comme essentielle au succès du futur souverain⁵. Dans cette optique, Piccolomini agrège nombre de développements de l'*Institution oratoire*, même si leur transfert, en réalité, ne va pas de soi. Car l'enseignement de Quintilien est pensé à partir de et pour la langue latine, alors même que Piccolomini consacre des lignes originales à la nécessité, pour Ladislas, d'acquérir une bonne maîtrise des multiples langues vernaculaires⁶.

La culture nouvelle des *studia humanitatis* est présentée comme le meilleur moyen d'acquérir la *prudentia* et la *sapientia* dont le prince doit user pour gouverner. La grammaire, qui comprend comme chez Quintilien l'apprentissage de la parole, de l'écriture et la lecture commentée des auteurs, constitue la discipline reine, avec la rhétorique. C'est l'une des marques distinctives de l'éducation humaniste, qui implique une réorganisation complète de l'enseignement médiéval du *trivium* : l'étude des langues et des corpus antiques se développe au détriment de la logique⁷. Mais selon une perspective reprise du traité *De puerorum educatione* attribué à Plutarque, les lettres ne sont pas conçues comme une fin en soi. Elles constituent la voie d'accès privilégiée à la philosophie, réduite essentiellement à l'éthique, et doivent mener au bon exercice des responsabilités politiques.

Enfin, le *De liberorum educatione* se situe explicitement dans le sillage des Pères de l'Église pour penser l'utilité des lettres antiques et profanes en contexte chrétien. Il emprunte ses arguments aux lettres de Jérôme et à l'*Oratio ad adulescentes* de Basile de Césarée⁸. Les poètes et plus largement la littérature classique sont la meilleure des propédeutiques à la philosophie et à la lecture des Écritures saintes, qui constituent certes le sommet des études mais ne sauraient convenir à de trop jeunes esprits.

Piccolomini signale qu'il cite Quintilien, Plutarque et Basile, sans laisser deviner néanmoins l'importance des emprunts. Il y a en revanche d'autres modalités plus immédiatement repérables d'allusions à l'Antiquité.

1.2. Citations explicites et exempla : l'autorité de l'Antiquité

L'écriture du *De liberorum educatione* met en pratique les stratégies de persuasion proposées par les manuels de rhétorique antique, en particulier le recours à l'autorité des Anciens par le jeu des citations, sentences ou exemples⁹. L'argumentation est constamment nourrie de citations explicites. Des vers de Juvénal viennent appuyer l'idée que la noblesse de naissance ne suffit pas. L'Énéide renforce de son aura la recommandation faite au prince de multiplier les exercices physiques. L'opposition traditionnelle entre Ulysse et Ajax cautionne le primat éducatif donné à l'éloquence¹⁰.

L'une des pratiques les plus récurrentes du traité est celle de l'*exemplum*. Une parole ou un fait passés remarquables sont allégués pour persuader. La *Rhétorique à Herennius* analyse plusieurs des bénéfices de l'*exemplum*, dont jouent les écrits humanistes. Le caractère visuel

5 Piccolomini, 1940, p. 90.

6 Piccolomini, 1940, p. 134-136.

7 Vasoli, 1999.

8 Notamment Piccolomini, 1940, p. 128-130, 178-182.

9 Voir ainsi Quintilien, *Institution oratoire*, V, 11.

10 Piccolomini, 1940, p. 90-92 ; p. 106, qui cite Énéide, IX, 603-606 ; p. 136.

et concret de l'*exemplum* ajoute du lustre, clarifie, emporte l'adhésion¹¹. L'ancienneté de l'époque à laquelle l'*exemplum* se réfère est aussi mise en avant par les Anciens comme l'un des ressorts de son efficacité¹². À la Renaissance, la promotion de l'*antiquitas* prend un sens nouveau, valorisant les références gréco-romaines par opposition aux auteurs médiévaux.

Dans le *De liberorum educatione*, Piccolomini veut promouvoir auprès de Ladislas et de son précepteur l'idéal humaniste du prince cultivé. Il ne cesse de mettre en avant l'exemple de figures antiques alliant le pouvoir politique ou militaire à la pratique des lettres : Alexandre, les grandes familles romaines de la République, et plus encore Cicéron, César, Auguste. S'y ajoutent quelques chefs d'État contemporains, dans la mesure où ils embrassent eux-mêmes la culture humaniste : les papes Nicolas V et Eugène IV, et dans la propre famille de Ladislas, Frédéric III¹³.

Une grande diversité de pratiques s'observe dans le recours aux *exempla*. Ils peuvent être très brefs et allusifs, jouant de la notoriété d'un fait bien connu. L'*exemplum* prend parfois au contraire la forme d'une anecdote développée en quelques lignes. Par ailleurs, l'exemple est tantôt unique et ponctuel, tantôt intégré à une série. Piccolomini pratique aussi l'argumentation *in utramque partem*. Le songe où Jérôme se voit reprocher son amour de Cicéron est ainsi allégué tout d'abord pour illustrer les préventions de certains contre la culture humaniste. Des citations plus larges des lettres de Jérôme servent ensuite à prouver combien la culture classique est au fondement de l'éloquence des Pères¹⁴. Car l'exemplarité des Anciens, dans ce traité, est avant tout culturelle. Les grands du monde gréco-romain comme les Pères de l'Église ont donné l'exemple de vertus acquises grâce aux lettres, dont le traité propose un programme canonique.

1.3. Un canon littéraire pédagogique

À l'imitation du livre X de l'*Institution oratoire* de Quintilien, les traités pédagogiques de la Renaissance comportent souvent un canon d'auteurs¹⁵. L'optique de ces prescriptions est pédagogique dans tous les cas. Quintilien juge des auteurs grecs et latins en fonction de leur intérêt pour la formation à l'éloquence du futur orateur. Piccolomini retient un canon exclusivement latin pour des raisons pragmatiques : Ladislas aura sans doute du mal à trouver un helléniste de qualité ; lui-même, par ailleurs, n'a pu bénéficier que d'une formation humaniste latine. Piccolomini sélectionne les œuvres à étudier selon un double critère : leur efficacité pour améliorer les capacités de parole et d'écriture du prince d'une part, mais aussi le caractère édifiant de leur contenu, qui semble souvent primer. L'enjeu de l'étude est double :

« Ainsi, tu tireras un double bénéfice de la lecture des auteurs anciens et modernes qui ont écrit avec sagesse. Car tu mèneras une vie plus noble par l'étude des vertus et tu acquerras la gram-

11 *Rhétorique à Herennius*, IV, 62. Pour une analyse des atouts de l'*exemplum* dans la théorie et dans la pratique des orateurs latins antiques, voir David, 1980.

12 Cicéron, *Verrines* 2, III, 209 ; *Orator*, 120.

13 Piccolomini, 1940, p. 92-94, 98, 188. En réalité, Piccolomini a un jugement très critique sur la culture de la cour de Frédéric III, sensible dans plusieurs œuvres datées des années 1440. Voir Stolf, 2012, p. 172-186 et Piccolomini, 2015.

14 Piccolomini, 1940, p. 178-182.

15 Quintilien, X, 1, 46-131 ; Piccolomini, 1940, p. 182-188.

maire et l'expérience d'user des expressions les meilleures et les plus recherchées, ainsi qu'une grande réserve de sentences¹⁶. »

La poésie épique est citée en premier, avec Homère (abordé sans doute en traduction latine) et Virgile. La capacité des poèmes héroïques à développer la noblesse d'âme des jeunes lecteurs justifie cette priorité. Ovide, loué pour ses seules *Métamorphoses*, fait l'objet de réserves qui remontent à l'Antiquité, sans doute pour la légèreté de sa veine élégiaque. Stace, Valerius Flaccus et Claudien figurent aussi parmi les poètes épiques à lire. Puis vient la poésie morale : Juvénal, Perse, Horace, éventuellement Martial. Piccolomini cite ensuite l'élégie, mais pour l'interdire aux plus jeunes en raison de son immoralité. La mise en garde est traditionnelle depuis l'Antiquité et récurrente sous la plume des humanistes. Sont ensuite recommandées la comédie et la tragédie, dont la dimension rhétorique, déjà mise en avant par Quintilien, est aussi goûtée des pédagogues de la Renaissance. Étrangement, les orateurs, et plus largement les prosateurs, ne sont mentionnés que tardivement par Piccolomini. Il recommande bien entendu Cicéron, mais aussi les Pères de l'Église latins et quelques auteurs du Quattrocento. Viennent enfin des noms d'historiens latins, puis, classés sous la rubrique « Histoire », les livres historiques de l'Ancien Testament, les Évangiles et les actes des apôtres.

Dans ce catalogue, la poésie occupe une place de choix. À condition que soient retranchés les passages ou les œuvres jugés licencieux, la poésie est considérée comme le meilleur outil du pédagogue par sa capacité à toucher et édifier. Les exemples et contre-exemples dont elle regorge sont de première utilité. Le lecteur s'appropriera les vertus des modèles, tandis que les contre-exemples serviront de repoussoirs efficaces. Cette double polarité de l'exemplarité est marquante dès l'Antiquité. Les recueils de biographies ou d'anecdotes exemplaires qui se multiplient à la Renaissance à partir de Boccace en jouent également. Mêlant les exemples les plus frappants d'héroïsme ou de crime, ils ambitionnent de conduire ainsi leur lecteur à l'excellence¹⁷.

Le traité pédagogique de Piccolomini montre bien la manière dont l'humanisme cherche à façonner des normes littéraires et morales en prenant l'Antiquité comme modèle. *L'Histoire de deux amants*, au contraire, s'en démarque tant par sa posture ironique que par son inscription dans un genre littéraire « moderne », la nouvelle. Pourtant, Piccolomini, au début et à la fin de l'œuvre, affecte de proposer avec l'*Historia* un contre-exemple édifiant et plusieurs études critiques lui font crédit¹⁸. Nous voudrions montrer qu'il s'agit là d'un pastiche ironique et critique de l'écriture humaniste, destiné à faire apparaître les limites de l'idéalisation de l'antique.

16 Piccolomini, 1940, p. 182. *Sic ex lectione veterum et novorum qui scripserunt prudenter autorum, duplex te utilitas comitabitur. nam et vitam studio virtutum efficias meliorem et grammaticam peritiamque sermonis optimorum et ornatissimorum verborum ac sententiarum magnam tibi supellectilem comparabis.*

17 Voir Boccace, 1983 et la préface du *De mulieribus claris*, qui souligne bien cet aspect (Boccace, 2013, p. 4). Piccolomini a écrit un *De uiris illustribus*, resté inachevé, mais qui se distingue des autres en ce qu'il ne comporte que des vies « modernes » et refuse délibérément l'idéalisation. Voir Piccolomini, 1991 ; Viti, 1991, Stolf, 2012 et Petoletti, 2006.

18 Voir ainsi Doglio, 2000 ; Pionchon, 2011 ; Stolf, 2012.

2. *L'Historia de duobus amantibus, exemplum en trompe-l'œil*

L'histoire d'Euryale et Lucrèce est insérée dans une lettre adressée par Piccolomini à Mariano Sozzini, juriste siennois cultivé, auquel Piccolomini attribue son initiation aux études humanistes¹⁹. Le procédé, commun à d'autres rares exemples de fiction amoureuse en langue latine de la Renaissance, a été analysé comme une manière d'inscrire la nouvelle dans le genre noble qu'est l'épistolaire, en plein essor au Quattrocento, et d'ériger le récit en *exemplum*. Et de fait, c'est bien une lecture de ce type que Piccolomini feint de recommander au début et à la fin de la nouvelle. Le sort remarquable et malheureux du couple protagoniste servirait de contre-exemple à la jeunesse, à la manière dont peuvent édifier, par exemple, les récits du *De casibus virorum illustrium* de Boccace : « Que les toutes jeunes filles écoutent donc et, instruites par ce destin (*hoc edocte casu*), qu'elles veillent à ne pas aller à leur perte, en courant après l'amour des jeunes gens²⁰. » Néanmoins, le ton et la manière même dont ces indications de lecture se situent par rapport au reste de l'œuvre les rendent à notre avis suspectes.

2.1. *Encadrement et conduite du récit : une exemplarité en forme de leurre*

La posture de Piccolomini, en effet, est provocatrice. Dans les lignes qui présentent la nouvelle à Sozzini, l'auteur se plaît à inverser l'argument topique de la convenance entre le sujet de son œuvre et la personnalité du dédicataire²¹. Piccolomini souligne, en l'occurrence, qu'une histoire d'amour convient fort peu à l'âge respectable atteint par Sozzini, la cinquantaine, et au sien. En outre, l'auteur laisse entendre qu'il a goûté, plus jeune, aux plaisirs de la séduction et préfère ne pas raconter ses propres aventures de peur que la flamme ne se ranime. La posture mine singulièrement son autorité comme voix détentrice d'une expérience édifiante.

Au début du récit proprement dit, Piccolomini affecte de conférer lustre et grandeur à ses personnages. L'apparition de Lucrèce donne lieu à un portrait dithyrambique²². Celui-ci la pose en émule des femmes évoquées dans un recueil comme le *De mulieribus claris*. Boccace devient à la Renaissance le modèle d'autres recueils biographiques, lesquels intègreront de plus en plus de femmes contemporaines, dans la continuité des héroïnes antiques²³. Lucrèce se distingue par sa beauté, sa naissance, sa faconde, son aménité. Son éloquence est comparée à celle de Cornelia ou d'Hortensia. À cette femme hors pair convient tout naturellement l'homme d'exception que paraît être Euryale. Le narrateur vante ses personnages, menant même une comparaison à leur avantage avec Pyrame et Thisbé, héros des *Métamorphoses*, objets de maintes réécritures médiévales et d'une notice dans le *De mulieribus claris*²⁴.

Un simple résumé des étapes principales de la fiction, néanmoins, montre que l'idéalisation du couple d'amants au début de la nouvelle n'est qu'un leurre. Lucrèce est mariée à un certain

19 Piccolomini lui consacre une notice élogieuse dans son *De uiris illustribus*.

20 Piccolomini, 2003, p. 84. *Audiant igitur adolescentule et hoc edocte casu uideant ne post amores iuuenum se eant perditum !*

21 Piccolomini, 2003, p. 82-85.

22 Piccolomini, 2003, p. 88-90.

23 Boccace, 2003 ; Amiot, 2013.

24 Piccolomini, 2003, p. 94 ; Boccace, 2003, p. 24-27.

Ménélas, qui ne la rend guère heureuse et mérite d'être cocu, du point de vue explicite du narrateur. Lors de l'entrée de l'empereur Sigismond à Sienne en 1432, figure, dans sa suite, un chevalier remarquable du nom d'Euryale. Un coup de foudre réciproque frappe Euryale et Lucrece. Ils ignorent cependant la réciprocité de leur passion. Lucrece se confie à un serviteur, Sosie. Celui-ci refuse de l'aider à aborder Euryale. Le jeune homme, pour sa part, cherche à se faire connaître de Lucrece par une entremetteuse. Un long échange épistolaire, inséré dans la nouvelle, conduit finalement Lucrece à accepter les avances d'Euryale, après avoir feint de lui résister. S'ensuivent plusieurs péripéties grotesques, ponctuées par l'évocation malicieuse des rencontres charnelles entre les amants. En définitive, l'obstacle le plus réel à l'amour de Lucrece s'avère être Euryale lui-même. Sigismond décide de rentrer dans son pays. Euryale assure devoir le suivre. En réalité, il privilégie sa carrière. Deux lettres échangées entre les amants signent leur séparation inéluctable. Elle est donnée pour déchirante de part et d'autre alors que la dissymétrie est sensible. Lucrece meurt en effet rapidement de chagrin, révoltée, d'une mort condamnable dans une perspective chrétienne. Quant à Euryale, hanté par le souvenir de Lucrece, il se console cependant fort bien en épousant un riche parti que lui propose l'empereur. Le narrateur avait laissé attendre une double mort tragique au début de l'*Historia*. Il fait pourtant passer non sans malice son héros – « amant véritable » ? – des bras de Lucrece à ceux d'une autre jeune femme, dont la perfection est suspecte pour le lecteur attentif, rappelant, mais à la baisse, le portrait initial de Lucrece :

« Quand l'amant véritable apprit sa mort, terrassé par la douleur, il prit des vêtements de deuil et ne voulut pas de consolation, sinon une fois que l'empereur lui eut fait épouser une belle jeune fille, de sang ducal, très chaste et sage²⁵. »

L'analyse menée par Jacques Berlioz dans un article consacré à l'*exemplum* médiéval²⁶ nous semble utile pour éclairer *mutatis mutandis* pourquoi l'*Historia*, par la volonté même de son auteur, ne ressemble à un *exemplum* humaniste que pour mieux s'en écarter. Les recueils d'*exempla* médiévaux sont liés à la prédication. Berlioz montre comment l'*exemplum* médiéval, récit destiné à susciter un comportement moral et religieux chez l'auditeur, doit se garder d'être littéraire pour fonctionner. Il faut que le prédicateur le développe en ne perdant jamais de vue la leçon que l'*exemplum* doit illustrer de manière univoque et claire. Si l'orateur se prend au jeu de la narration pour elle-même et au plaisir des mots, il risque d'introduire une pluralité de sens qui ruine la leçon. C'est bien ce que Piccolomini, selon nous, s'emploie à faire dans l'*Historia*.

2.2. Un narrateur ovidien roué

Parmi les qualités morales les plus valorisées des héroïnes antiques rassemblées par le *De mulieribus claris* de Boccace, figurent la *pudicitia*, la *castitas*, la *modestia*, qui caractérisent une parfaite conduite sexuelle. Le portrait initial de Lucrece lui prête un équilibre exemplaire. Elle est pudique, sans pudibonderie. En outre, le nom de Lucrece à lui seul suggère au lecteur, comme le soulignent les personnages de la fiction eux-mêmes, un rapprochement

25 Piccolomini, 2003, p. 208. *Quam ut obiisse uerus amator agnouit, magno dolore permotus lugubrem uestem recepit nec consolacionem admisit, nisi postquam Cesar ex ducali sanguine uirginem sibi tum formosam, tum castissimam atque prudentem matrimonio iunxit.*

26 Berlioz, 1980.

avec l'héroïne tragique de Tite-Live, incarnation par excellence de la chasteté conjugale²⁷. La suite du récit s'emploie à ruiner l'image d'une Lucrece chaste, mettant en valeur au contraire l'ingéniosité de la jeune femme pour satisfaire ses désirs. Qui plus est, le narrateur lui-même prend un plaisir trop sensible à raconter les frasques de ses personnages pour apparaître comme un défenseur crédible de la morale conjugale antique et chrétienne. Il décrit ainsi avec une complaisance évidente la sensualité débordante de ses héros : « Après une première rencontre, les amants attendaient impatiemment les secondes noces »²⁸. Les jeunes gens avaient pourtant affirmé haut et fort qu'ils se satisferaient d'une unique entrevue, développant un argument récurrent dans la nouvelle, et qui ne peut manquer de rappeler les *Remèdes à l'amour* d'Ovide : pour guérir de la passion, le meilleur remède est de lui donner toute licence !

De fait, l'Ovide élégiaque constitue, à notre sens, la source d'inspiration thématique, stylistique et littéraire la plus importante de l'*Historia de duobus amantibus*²⁹. Celle-ci est assurément tissée de nombreuses autres réminiscences classiques, assez conformes aux préférences marquées par Piccolomini dans le *De liberorum educatione*³⁰. La poésie morale avec Juvénal, Perse, Horace ou Martial y est très présente, Térence et Sénèque également. On note des réminiscences de Virgile ou de Cicéron, souvent employées de manière encore plus décalée que les autres sources littéraires antiques. Sans être signalées en tant que telles par le narrateur, elles appellent la lecture amusée d'un lecteur cultivé. Mais la forte présence de traits ovidiens dans toute l'œuvre tranche avec le rejet de l'élégie latine par Piccolomini dans son traité pédagogique.

Tout au long du récit, le narrateur fait un emploi détourné des sentences, tel l'Ovide *magister amoris*, prêt à défendre toutes les turpitudes par des phrases sentencieuses forgées *ad hoc*. Le recours à l'*exemplum* n'est pas moins ovidien et suspect. Dans l'*Art d'aimer* ou les *Remèdes à l'amour*, Ovide use souvent d'*exempla* mythologiques pour mettre sur le même plan les aventures amoureuses de ses contemporains et les héros des grandes amours mythiques, ravalant l'héroïsme de ces derniers par la comparaison avec la trivialité du quotidien. De la même façon, les comparaisons appuyées entre Argus et la surveillance exercée par son mari sur Lucrece, ou encore entre Orphée et le charisme de Lucrece, sont trop hyperboliques pour ne pas donner une image dégradée à la fois des comparés et des comparants³¹. Elles soulignent implicitement le caractère artificiel, voire forcé et ridicule, des rapprochements auxquels se livre l'écriture humaniste.

En outre, le recours aux *exempla* antiques postule habituellement que faits et dits de l'Antiquité sont susceptibles d'être imités, et même surpassés par l'époque contemporaine

27 Piccolomini, 2003, p. 106 et 200.

28 Piccolomini 2003, p. 164. *Expectabant amantes post primum concumbitum : secundas nupcias.*

29 Nous avons développé cette lecture dans Klinger-Dollé, 2018.

30 Pour une analyse de ces réminiscences, ou de certaines d'entre elles, voir Bottari, 1975 ; Pittaluga, 1989 et 2012, Bigi, 1991 ; Galand-Hallyn, 1955 ; Pionchon, 2011, et la préface de l'édition de l'*Historia* par Pirovano (Piccolomini, 2001b).

31 Piccolomini, 2003, p. 130 et 92.

dont ils sont rapprochés³². Or la voix du narrateur, s'emploie à jeter une lumière crue sur la société contemporaine qu'elle évoque. Piccolomini insiste en effet auprès de Sozzini : son récit empruntera volontiers à l'univers réel contemporain plutôt qu'aux exemples mythiques de l'Antiquité³³. Plus loin dans le récit, alors qu'il met en scène la manière dont Euryale tente d'acheter un parent du mari de Lucrece, Pandalo, en lui promettant un titre de comte palatin, le narrateur interrompt la narration de l'histoire pour déplorer les forfaits de la noblesse italienne de son temps. Tous les titres nobiliaires auraient pour origine quelque crime de sang, et l'auteur n'exclut pas même sa famille de cette corruption généralisée³⁴. Il est permis de lire ici aussi un pastiche ironique d'une question traitée sérieusement par des humanistes contemporains de Piccolomini – qu'est-ce qui fait la noblesse d'un homme? –, tel Poggio Bracciolini dans son dialogue *De uera nobilitate*. La radicalité railleuse du narrateur de l'*Historia* frappe par son refus d'idéaliser son époque. Dans un tel âge d'arrivisme, prétendre faire revivre l'héroïsme antique est voué à l'échec. L'un des traits les plus marquants de l'*Histoire de deux amants*, le recours à une onomastique antiquisante, concourt à le montrer.

2.3. Les bricolages de l'onomastique antiquisante

Bien que la nouvelle se veuille ancrée dans l'époque moderne, Piccolomini choisit de donner à ses personnages des noms antiquisants. Lucrece est la première à suggérer que son nom la prédestine à imiter la grande héroïne de la *pudicitia* antique : « L'épouse de Collatin vengea par le glaive l'attentat qu'elle avait laissé perpétrer. Moi, plus vertueusement, j'empêcherai celui qui doit se commettre³⁵. » Or l'*exemplum*, dans sa bouche, sert en réalité à manipuler Sosie par un chantage au suicide. Il est délibérément trompeur, dans la mesure où il impose implicitement une comparaison induite³⁶. Car contrairement à la Lucrece antique, l'héroïne de Piccolomini ne veut pas se donner la mort pour avoir subi un viol forcé ; elle feint de vouloir se tuer pour éviter un adultère qui la tente. En réalité, par cette menace du suicide, elle veut décider Sosie à seconder sa passion. Le narrateur, par le choix de ce prénom, encourage le lecteur à un rapprochement trompeur. En outre, par le jeu de réminiscences laissées à la sagacité du lecteur et de références explicites, l'*Historia* multiplie par la suite les rapprochements possibles entre Lucrece et plusieurs héroïnes mythiques, éprises d'un étranger (Hélène) puis abandonnées de lui (Médée, Ariane, Didon, Phyllis), bref, toutes ces figures des *Héroïdes* dont le *De liberorum educatione* déconseille fortement la lecture³⁷. Quant au nom de l'époux de Lucrece, Ménélas, il donne lui aussi l'illusion d'être signifiant : la figure antique de Ménélas peut être ramenée à celle du mari dont un étranger convoite et enlève l'épouse ; un lecteur lettré l'assimilera, plus précisément, au mythique cocu dont Ovide se moque. Mais l'identification esquissée s'avère décevante. Lucrece, à la fin de l'histoire, supplie Euryale de l'enlever, alléguant l'illustre précédent d'Hélène et Pâris. Euryale refuse, prétextant se soucier

32 Pour une réflexion analogue et approfondie sur la conception du temps impliquée par le recours à l'*exemplum* dans l'Antiquité, voir David, 1980 et Roller, 2018.

33 Piccolomini, 2003, p. 84.

34 Piccolomini, 2003, p. 184.

35 Piccolomini, 2003, p. 106. *Admissum scelus Collatini uxor gladio uindicauit. Ego honestius morte preueniam committendum.*

36 L'exemple est aussi analysé dans Galand-Hallyn, 1995.

37 Piccolomini, 1940, p. 184.

de la réputation de Lucrèce, avide en fait de se libérer d'un fil à la patte. Quant au mari, il apparaît surtout comme le benêt dont on se moque dans les fabliaux et les contes à rire.

Le narrateur de l'*Historia* s'amuse à multiplier les fausses pistes et les références. Faut-il rapprocher Euryale du héros secondaire de l'Énéide? La mention à deux reprises du nom de son ami Nisus invite à le faire. Mais l'identification tourne court. Euryale ne trouve pas la mort; Euryale et Nisus ne forment jamais un couple d'amis héroïque, à l'inverse des personnages virgiliens du même nom. Quant à Sosie, le lecteur averti identifiera dans ses prises de paroles de nombreux emprunts à la nourrice de la *Phèdre* sénèque³⁸. Mais la noblesse de la nourrice tragique est dégradée en comique grotesque. Sans pouvoir donner ici une étude exhaustive de ce « bricolage », nous voudrions insister sur ses effets. Il constitue un jeu spirituel, dont le lecteur cultivé goûtera tout le sel. Mais il met aussi en évidence, plus sérieusement, l'artificialité possible des références antiquisantes dans la culture du Quattrocento. Princes, écrivains, artistes humanistes ne manquent pas d'exploiter idéologiquement des similitudes onomastiques par une savante rhétorique littéraire ou artistique. L'*Historia* montre comment les références à l'antique peuvent être privées de toute profondeur quand hommes et femmes mettent leur culture au service de leurs seules pulsions. Par l'examen plus attentif de la rhétorique prêtée aux personnages, dans l'*Historia*, nous voudrions montrer qu'il s'agit sans doute de la véritable leçon délivrée par la nouvelle.

3. Pensées, paroles et lettres des personnages : la mise en scène exemplaire d'un humanisme dévoyé

3.1. Une rhétorique humaniste omniprésente

Les personnages de l'*Historia* apparaissent, d'un certain point de vue, comme de parfaits élèves des pédagogues humanistes : l'habileté rhétorique leur tient lieu de seconde nature. Le couple au centre de la nouvelle, Euryale et Lucrèce, en donne la démonstration la plus frappante. En effet, le lecteur accède à trois manifestations différentes de leur éloquence, qui déploient toutes les mêmes stratégies persuasives et la même aisance. Il découvre la pensée intérieure des héros par le biais de monologues développés³⁹, leurs paroles (« répliques » ou « tirades » car ces prises de parole font penser à une mise en scène théâtrale), enfin leurs lettres. L'*Historia* est en effet un exemple précoce, dans la littérature européenne, du recours à un échange épistolaire conséquent dans la trame narrative.

Dans les trois cas, les héros manient parfaitement les procédés de persuasion, notamment ceux que la rhétorique antique regroupe sous le terme de *similitudo* : comparaisons, *exempla*, citations d'auteurs, sentences⁴⁰. Ils resont, dans l'*Historia*, sur le rapprochement, implicite

38 Piccolomini, 2003, p. 104-106, qui reprend des extraits de la scène entre Phèdre et sa nourrice, *Phèdre* 129-177. Voir Bottari, 1975; Pittaluga, 1989.

39 La présence de monologues intérieurs très rhétoriques est analysée comme l'un des traits typiques de la rhétorique littéraire d'Ovide par Auhagen, 2010. Elle analyse notamment le monologue de Médée au livre VII des *Métamorphoses*. Or il s'agit justement de l'un des hypotextes du premier monologue de Lucrèce dans la nouvelle.

40 Quintilien, *Institution oratoire*, V, 11.

ou explicite, entre un contexte passé, doté du prestige de l'Antiquité et d'une « mémoire culturelle », et la situation présente des personnages, souvent au prix de distorsions du réel.

Le premier monologue d'Euryale donne un échantillon remarquable de cette rhétorique humaniste dévoyée⁴¹. Après avoir énuméré des exemples à la fois historiques et mythiques de grands qui ont cédé à l'amour, Euryale compare la passion amoureuse chez l'homme à l'attirance visible chez les animaux, s'appuyant au passage sur une *Héroïde* d'Ovide⁴², puis clôt sa délibération intérieure d'une sentence définitive – sans en rappeler le caractère de citation (approximative) : *Amor uincit omnia et nos cedamus Amori*⁴³. Au Virgile épique recommandé par le *De liberorum educatione*, Euryale préfère le Virgile de la dixième Bucolique. Pour justifier son futur adultère avec Lucrèce, il érige en maxime de vie l'exhortation à l'amour que Virgile prête au poète élégiaque Gallus. Ce faisant, il inverse la démarche recommandée par les pédagogues humanistes : couper les textes classiques et n'en retenir que les extraits, voire les maximes, qui peuvent être lus comme des invitations à la vertu. Ovide, si souvent utilisé par les deux personnages principaux de l'*Historia*, est d'ailleurs le classique latin qui a subi par excellence cette méthode de lecture par anthologies, coupes et censures pendant plusieurs siècles⁴⁴. Par ailleurs, dans le monologue d'Euryale, l'accumulation d'exemples, citations et comparaisons diverses masque leur disparité. Euryale met ainsi en pratique une stratégie rhétorique déjà bien analysée par les rhéteurs antiques, qui consiste à renforcer des arguments faibles ou invraisemblables par d'autres plus forts⁴⁵. Enfin, loin de puiser aux « meilleurs auteurs », Euryale aime retenir de ses figures exemplaires les traits déshonorants, quitte à privilégier des sources secondes et parodiques.

« Pourquoi enfin, dit-il, fais-je obstacle, malheureux, à l'amour ? N'aurai-je pas le droit de faire ce qui fut permis à Jules César, Alexandre, Hannibal ? Je mentionne des hommes de guerre ? Considère les poètes : Virgile fut suspendu au milieu d'une tour, attaché par une corde, espérant qu'il jouirait de l'étreinte d'une pauvre femme. On dira que c'était un poète, partisan d'une vie trop relâchée. Que dirons-nous des philosophes, maîtres du savoir et précepteurs en matière de vie bonne ? Une femme monta Aristote comme un cheval, le tint en bride et lui donna des coups d'éperon⁴⁶ ! »

41 Piccolomini, 2003, p.110-112.

42 *Héroïde* XV, 37-38.

43 Piccolomini semble prendre plaisir à de telles substitutions. Cf. Virgile, *Bucoliques*, X, 69 : *Omnia uincit Amor : et nos cedamus Amori*.

44 Furno, 2019.

45 Voir ainsi Cicéron, *Divisions de l'art oratoire*, 40.

46 Piccolomini, 2003, p. 110. *Quid tandem, ait, incassum miser amori repugno ? Num me licebit quod Iulium licuit, quod Alexandrum, quod Anibalem ? Viros armatos refero ? Aspice poetas : Virgilius per funem tractus ad mediam turrim pependit, dum se muliercule sperat usurum amplexibus. Excusset quis poetam, ut laxioris uite cultorem. Quid de philosophis dicemus, disciplinarum magistris et artis bene uiuendi preceptoribus ? Aristotelem tamquam equum mulier ascendit, freno cohercuit et calbaribus pupugit !*

César ou Alexandre, figures de souverains lettrés dans le *De liberorum educatione*, apparaissent chez Euryale en amants trop humains. Virgile ou Aristote, jouets ridicules de leur passion, relèvent ici de traditions secondaires et démythifiantes⁴⁷.

Outre les monologues, les paroles et les lettres des amants témoignent à égalité de l'innutrition classique et de l'éloquence latine prêtées aux héros. Le lecteur oublie vite, en effet, ce que le narrateur a mentionné en passant : Euryale a appris le toscan en un temps record, pour pouvoir correspondre avec Lucrece qui, malgré sa culture classique, s'exprime en vulgaire⁴⁸. L'attention apparente portée par le narrateur à la vraisemblance ne fait que dénoncer un peu plus au lecteur averti les artifices de cette fiction humaniste. Il faut bien admettre que tout cela n'est que littérature, et que l'auteur tire les ficelles de ses personnages, s'amusant à leur faire faire des centons classiques sans le savoir.

Le parallélisme entre la rhétorique orale et la rhétorique écrite d'Euryale et Lucrece offre aussi un écho ludique à l'épistolographie humaniste, alors en plein essor⁴⁹. Or les manuels humanistes nourris de la redécouverte des recueils de lettres antiques recommandent à l'épistolier le ton de la conversation⁵⁰. Il s'agit d'adopter un *sermo* plus naturel que l'*oratio* soutenue de l'orateur ou de l'historien. En outre, Piccolomini fait aussi de ses personnages principaux, dans l'*Historia*, des correspondants parfaitement imprégnés des recommandations de l'*Art d'aimer* : pour séduire, le style de l'amant doit viser le naturel et donner l'illusion d'une conversation amoureuse⁵¹. Euryale et Lucrece fournissent, pour ainsi dire, au lecteur de l'*Historia* plusieurs exemples d'une rhétorique épistolaire amoureuse séduisante tant par sa culture que par l'impression d'oralité sincère qu'elle simule⁵².

L'habileté rhétorique, si présente chez Lucrece et Euryale, ne leur est pas réservée. Plusieurs personnages secondaires font preuve également de qualités oratoires. Sosie ruse finement avec les exigences de sa maîtresse, Lucrece. Pandalo répond à l'éloquente tentative d'Euryale de le corrompre par un discours à double entente étudié et habile⁵³. Comme pour le couple sur le devant de la scène, la mauvaise foi, la dissociation entre *eloquentia* et *sapientia*, la manipulation des arguments et des références à l'antique, caractérisent cette rhétorique et contredisent l'idéal éducatif humaniste évoqué dans notre première partie. Si exemplarité il y a de l'*Historia*, elle est bien différente de ce que Piccolomini nous promettait en ouverture de la nouvelle.

47 Frédéric Duval renvoie pour Virgile à la *Vita Vergilii* de Donat, 9, 20 et pour Aristote au *Lai d'Aristote* d'Henri d'Andeli (Piccolomini 2003, p. 110, n. 16-17). Pour la manière dont les grands philosophes antiques ont pu être cités dans leurs heurs et malheurs conjugaux ou sentimentaux, voir Vecchio, 2006.

48 Piccolomini, 2003, p. 118.

49 Gueudet, 2004.

50 L'idée est présente chez Cicéron et peut servir à rendre compte de son style épistolaire. Elle est développée par l'épistolographie humaniste. Gueudet, 2004 ; Garcia, 2005 et Bernard, 2013.

51 Ovide, *Art d'aimer*, I, 467-468.

52 Voir tout l'échange épistolaire par lequel se fait la séduction de Lucrece par Euryale dans la première partie de la nouvelle (Piccolomini, 2003, p. 112-130).

53 Piccolomini, 2003, p.104-108 et 180-182.

3.2. L'Histoire de deux amants, manifestation exemplaire du divorce entre moralité et culture ?

Lucrèce et Euryale jouent sans cesse sur l'idée d'exemplarité. Dans la lettre finale où, désireux de mettre un terme à leur histoire, il invite la jeune femme à renoncer à leur amour, Euryale lui prête une renommée internationale. Elle se rapproche ainsi des dédicataires des recueils de biographies féminines, souveraines cultivées, patronnes des arts et des lettres humanistes, telle Béatrice d'Aragon à laquelle rend hommage l'épître dédicatoire du *De plurimis claris sele[c]tisque mulieribus* de Jacopo Filippo Foresti⁵⁴.

« Pour ta part, tu sais que tu es de grande noblesse et que tu es mariée à une famille illustre. Tu as la réputation d'être une femme très belle et très chaste, et ta renommée n'est pas cantonnée à l'Italie mais l'Allemagne, la Hongrie, la Bohême et tous les peuples du Nord connaissent ta réputation⁵⁵. »

De plus, il n'hésite pas à jouer d'*exempla* antiques contradictoires pour persuader Lucrèce :

« Que dirait-on de toi, quelle rumeur se répandrait de par le monde ? C'est là Lucrèce, que l'on disait plus chaste que la femme de Brutus et meilleure que Pénélope. Désormais, elle suit son amant, sans se rappeler la maison de ses pères et sa patrie. Ce n'est pas Lucrèce, mais Eppia, ou Médée suivant Jason⁵⁶. »

La mise en série et en balance de ces diverses références est de l'ordre du passe-passe rhétorique. S'il y a quelque pertinence à vouloir opposer, dans le vice, la figure de Médée à celles, vertueuses, de Lucrèce, Porcia et Pénélope, dans la mesure où la notoriété et la richesse de la tradition littéraire relative à Médée lui donnent un poids réel, tel n'est pas le cas d'Eppia. Seule la satire de Juvénal contre les femmes la fait surgir⁵⁷. Le poète développe sur une quarantaine de vers l'histoire lamentable de cette femme de sénateur romain qui suit jusqu'en Égypte le gladiateur dont elle s'est entichée. Eppia est déjà apparue antérieurement dans l'*Historia*, dans la bouche d'Euryale⁵⁸ ; c'est l'habileté rhétorique d'Euryale et sa mauvaise foi qui lui donnent sa force comme *exemplum* dissuasif.

À mesure que la stratégie de séduction de Lucrèce par Euryale progresse, les lettres des deux amants s'enrichissent en références culturelles. Deux d'entre elles sont plus particulièrement remarquables⁵⁹. S'y rejoue, en quelque sorte, la discussion *pro et contra* de l'*Art d'aimer* et des *Remèdes à l'amour*⁶⁰, sur les mérites et les vices respectifs des hommes

54 Foresti, 1497, « Prologus », f. A ii r^o et sq.

55 Piccolomini, 2003, p. 200. *Nomen habes tum pulcerrime, tum pudicissime mulieris nec apud Italos solum tua fama clauditur, sed et Teutones et Pannonii et Bohemi et omnes septentrionis populi tuum nomen agnoscunt.*

56 *Ibid.* [...] *quid de te diceretur, quis rumor exiret in orbem? Ecce Lucreciam, que Bruti coniuge castior Penelopeque melior dicebatur. Iam mechum sequitur, inmemor domus parentum et patrie. Non Lucrecia sed Ippia est uel Iasonem secuta Medea.*

57 Juvénal, *Satires*, VI, 82-114.

58 Piccolomini, 2003, p. 178.

59 Piccolomini, 2003, p. 122-130.

60 Les amants, dans leurs lettres ou leurs paroles, pastichent en particulier, avec un art ovidien de manipuler les références, les « catalogues » d'*exempla* de l'*Art d'aimer* et des *Remèdes à l'amour*, utilisés en faveur tantôt des femmes, tantôt des hommes. Voir par exemple *Art d'aimer*, III, 11-22 et 33-40 ; *Remèdes à l'amour*, 55-68 ; 453-488 ; 767-784.

et des femmes en termes de séduction amoureuse et d'infidélité. Le débat ovidien autour de la figure de Tirésias s'y laisse aussi entendre. Or cette joute rhétorique, dont l'enjeu narratif est de faire tomber les défenses que Lucrèce a érigées, de mauvaise foi, pour se garder de tromper son mari avec Euryale, manipule à l'envi les *exempla* antiques, tout en laissant le soin à l'histoire de montrer l'inanité de cette prolifération. De part et d'autre, les amants opposent les figures majeures, des grandes amoureuses déçues et abandonnées pour Lucrèce, des femmes infidèles et des hommes exemplaires pour Euryale. La critique a déjà montré comment cette argumentation puise essentiellement dans les *Héroïdes* d'Ovide, dont sont évoquées les épistolières Pénélope, Phyllis, Phèdre, Didon, Ariane, Médée, Laodamie, Sapho et Hélène⁶¹. Ce n'est pas un hasard, sans doute, si les amants vont puiser leurs exemples aux sources refusées pour leur immoralité par l'humanisme pédagogique, privilégiant d'ailleurs, comme Ovide, les exemples mythiques sur les exemples historiques. Or Quintilien, dans l'analyse qu'il consacre aux exemples dans l'*Institution oratoire*, établit une nette hiérarchisation de noblesse et d'efficacité persuasive entre ces deux types d'exemples, au profit des *exempla* historiques⁶². La modalité même des *exempla* est significative : les deux amants progressent par accumulation, rappelant parfois les traits bien connus de ces figures légendaires qui étaient leur ligne argumentative. Mais ils aiment souvent rester très allusifs, comme dans la citation précédente. Le procédé leur permet d'influencer plus fortement leur interlocuteur, obligé de suppléer par sa propre culture l'élément sous-entendu qui autorise la comparaison. Il occulte aussi les différences de situation qui mineraient l'efficacité de l'identification : l'héroïne siennoise malheureuse en amour est-elle vraiment comparable à la magicienne redoutable qu'est Médée ? La manipulation des *exempla* est certes constitutive de son emploi en rhétorique. L'orateur antique remodèle ainsi des exemples historiques pour n'en retenir que ce qui cadre avec la situation contemporaine sur laquelle il veut orienter le jugement de son auditoire⁶³. Mais l'art d'annexer des exemples éloignés atteint, dans l'*Histoire des deux amants*, un arbitraire que la suite des événements permet au lecteur attentif et cultivé de mesurer. Lucrèce, dans la lettre qui lui vaudra de la part d'Euryale des compliments pour sa *doctrina*, prétend se servir de sa culture humaniste pour préserver sa vertu :

« Je suis avertie par les exemples de nombreuses femmes qui furent abandonnées par des amants étrangers de ne pas suivre ton amour. Jason trompa Médée, dont l'aide lui avait permis de tuer le dragon qui veillait sur la toison d'or et d'emporter cette dernière. Thésée devait être porté en nourriture au Minotaure, mais grâce au stratagème d'Ariane, il s'enfuit. Il l'abandonna cependant sur une île déserte. Que dire de Didon, qui accueillit Énée dans son exil ? Un amour étranger lui donna donc la mort ? Je sais combien il y a de danger à admettre un amour venu d'ailleurs et je ne m'exposerai pas à de tels périls. [...] Moi qui suis mariée, noble, riche, j'ai donc résolu de fermer la porte à l'amour, et surtout au tien, qui ne peut être durable, pour ne pas me voir appelée Phyllis, de Rhodope, ou une deuxième Sapho⁶⁴. »

61 Respectivement, les *Héroïdes* I, II, IV, VII, X, XII, XIII, XV, XVI-XVII. Voir Galand-Hallyn, 1995 ; Delbey, 2005.

62 Quintilien, *Institution oratoire*, V, 11, 6 et 17.

63 David, 1980.

64 Piccolomini, 2003, p. 122-124. Sur ce passage, voir les fines analyses de Delbey, 2005 et Galand-Hallyn, 2015, que nous rejoignons. L'expression initiale *Monent me multarum exempla* le rend en quelque sorte incontournable pour une réflexion sur la rhétorique et l'exemplarité dans l'*Historia*.

Une telle débauche de références invite le lecteur au recul. Cette prétention de Lucrece à se garder du malheur résonne ironiquement à qui connaît la suite de l'histoire : elle mourra, abandonnée par son amant, mais sans grandeur. En outre, plus les références sont allusives, plus l'intertexte ovidien est fort et le parallèle boiteux. Dans l'*Art d'aimer* et dans les *Remèdes à l'amour*, le poète s'amuse à prétendre que si elle l'avait lu, Phyllis ne serait pas morte du fait de sa passion⁶⁵. Lucrece a lu Ovide, retenu ses *exempla*. Elle s'engluera néanmoins dans un scénario élysiaque malheureux d'amante délaissée et morte de chagrin. Enfin, les mêmes *exempla*, sous la plume d'Euryale comme de Lucrece, à l'imitation d'Ovide, sont réversibles à volonté, simple artifice pour légitimer les passions et caprices des héros. L'*exemplum*, en définitive, ne convainc que celui qui veut bien lui faire crédit. Il ne saurait à lui seul façonner les mœurs de ceux auxquels il s'adresse. Piccolomini semble avoir été particulièrement conscient du caractère illusoire des *humaniores litterae*, « humanités » censées entraîner un progrès moral chez ceux qui les étudient.

La leçon véritable de l'*Histoire de deux amants* est donc singulièrement en porte-à-faux avec les idéaux humanistes. L'Antiquité ne peut être renouvelée ; s'approprier ses canons littéraires, sa culture rhétorique ou ses figures exemplaires ne saurait suffire à susciter des hommes ou des femmes héroïques et vertueux. Elle peut certes être au fondement d'une formation oratoire ou littéraire raffinée, développer l'habileté rhétorique et la capacité à manier des références culturelles diverses, mais elle ne saurait susciter à coup sûr un comportement humain idéal. Pour délivrer ce regard lucide sur le caractère trop idéaliste des postulats de l'éducation humaniste, Piccolomini choisit une voie originale : celle d'une nouvelle en latin qui pastiche avec brio les pratiques d'écriture et les genres littéraires favoris de l'humanisme (épistolaire, traité moral, biographies édifiantes), au point d'avoir été parfois prise au sérieux et lue comme un *exemplum* qui donnerait ses lettres de noblesse au genre moderne de la nouvelle, à la façon dont un Boccace ou un Pétrarque ont pu y contribuer⁶⁶. Il est d'ailleurs frappant que cette lecture sérieuse de l'*Histoire de deux amants* ait été adoptée à la Renaissance. L'adaptation en français publiée en 1493 par Octovien de Saint-Gelais⁶⁷, traducteur également des *Héroïdes* d'Ovide, bien que littéralement très scrupuleuse, modifie néanmoins en profondeur l'*Historia* et sa tonalité, et la tire du côté de l'histoire exemplaire⁶⁸. Il traduit la prose de Piccolomini en octains de décasyllabes, supprime le cadre épistolaire

Monent me multarum exempla que per peregrinos amantes deserte sunt ne tuum amorem sequar. Iason Medeam decepit, cuius auxilio uigilem interemit draconem et uellus aureum asportauit. Tradendus erat Theseus in escam Minotauro, sed Ariadne consilio fretus euasit. Illam tamen desertam apud insulam deseruit. Quid Dido infelix, que profugum recepit Eneam? Num illi peregrinus amor interitum dedit? Scio quantum periculi sit amorem extraneum admittere nec me tantis obiciam discriminibus. [...] Michi ergo nupte, nobili, diuiti consultum est amori uiam percludere et tuo presertim, qui non potest esse diuturnus, ne uel Rodopeia Phyllis dicar uel altera Sapho.

65 Ovide, *Art d'aimer*, III, 27-44 et plus encore *Remèdes à l'amour*, 55-56. Voir aussi 591-608, les considérations du poète sur le suicide de Phyllis, longuement développées, et enfin l'*Héroïde* II.

66 Voir ainsi la réécriture latine de l'histoire de Griselda par Pétrarque (Nardone, 2000).

67 Frédéric Duval l'a éditée dans les *Œuvres érotiques de Piccolomini* (Piccolomini, 2003).

68 Piéjus, 1992.

et l'ancrage dans le réel de la fiction, lui ajoute des rubriques qui scandent l'histoire et en orientent la lecture⁶⁹. Cette réécriture de l'*Historia* publiée sous le titre « L'ystoire de Eurialus et Lucesse, vray amoureux, selon pape Pie », s'apparente à une nouvelle courtoise qui correspond peut-être mieux au goût de l'exemplarité du public de cour français qu'elle vise. Mais elle s'écarte, du même coup, de la posture ironique de Piccolomini qui fait une grande partie de sa saveur et de son originalité.

Bibliographie

Sources de la Renaissance

- BOCCACE, G., 1983, *De casibus virorum illustrium*, a cura di P. G. Ricci e V. Zaccaria, Milan, A. Mondadori.
- BOCCACE, G., 2013, *Les femmes illustres. De mulieribus claris*, texte de V. Zaccaria, trad., introd. et notes de J.-Y. Boriaud, Paris, Les Belles Lettres.
- BRACCIOLINI, P., 2002, *De vera nobilitate*, a cura di D. Canfora, Rome, Edizioni di Storia et Letteratura.
- FORESTI, J. F., 1497, *De plurimis claris sele[c]tisque mulieribus*, Ferrare, Lorenzo de' Rossi.
- PICCOLOMINI, E. S., 1940, *De liberorum educatione*, éd. J. S. Nelson, Washington, The Catholic University of America Press.
- PICCOLOMINI, Enea S., 1991, *De viris illustribus*, éd. A. von Heck, Cité du Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, Studi e testi 341.
- PICCOLOMINI, E. S., 2001a, *Histoire de deux amants*, trad., introd. et notes de I. Hersant, Paris, Les Belles Lettres.
- PICCOLOMINI, E. S., 2001b, *Historia de duobus amantibus*. Introduzione, traduzione e note a cura di D. Pirovano, Alessandria, Edizioni dell'Orso.
- PAPE PIE II, 2002, *Les deux amants*, trad. du latin et présenté par S. Stolf, Paris, Arléa.
- PICCOLOMINI, E. S., 2003, Œuvres érotiques. Cinthia – *Historia de duobus amantibus* avec *L'ystoire de Euriale et Lucesse* d'Octovien de Saint-Gelais (avant 1489) – *De remedio amoris*, présentation et traduction par F. Duval, Turnhout, Brepols.
- PICCOLOMINI, E. S., 2007, *Epistolarium seculare complectens De duobus amantibus, De naturis equorum, De curialium miseriis*, éd. R. Wolkan, revu par A. van Heck, Cité du Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, Studi e testi 439.
- PICCOLOMINI, E. S., 2015, *Les misères des gens de cour. Le songe de Fortune*, trad. S. Stolf, Grenoble, ELLUG.

Bibliographie critique

- AMIOT, J., 2013, Le *De plurimis claris selectisque mulieribus* de Jacopo Filippo Foresti : un maillon méconnu de la réception du *De mulieribus claris* de Boccace et du genre des vies de femmes célèbres, *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, n° 18, p. 33-45.
- AUHAGEN, U., 2010, Rhetoric and Ovid, dans W. Dominik et J. Hall (éd.), *A Companion to Roman Rhetoric*, Willy-Blackwell, p. 413-424.

69 Voir l'introduction de F. Duval dans Piccolomini, 2003, p. 31-36.

- BERLIOZ, J., 1980, Le récit efficace : l'*exemplum* au service de la prédication (XIII^e-XV^e siècles), dans J.-M. David et J. Berlioz (éd.), *Rhétorique et histoire. L'exemplum et le modèle de comportement dans le discours antique et médiéval*, Rome, MEFRM, 92, p. 113-146.
- BERNARD, J.-E., 2013, *La sociabilité épistolaire chez Cicéron*, Paris, Champion.
- BIGI, E., 1991, La *Historia de Duobus amantibus*, dans L. Rotondi Secchi Tarugi (éd.), *Pio II e la cultura del suo tempo*, Milan, p. 161-174.
- BOTTARI, G., 1975, Il teatro latino nell'*Historia de duobus amantibus*, dans *I classici nel Medioevo e nell'Umanesimo. Miscellanea filologica*, Gênes, Istituto di Filologia classica e medievale, p. 113-126.
- CORREARD, N., 2012, La foire aux maîtres : l'imitation de la *Vitarum auctio* de Lucien de Samosate dans le contexte de la Renaissance érasmienne, évangélique et sceptique, *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, n° 15, p. 87-99.
- CORREARD, N., 2013, Satire des maîtres et mise en question de l'idéal humaniste du *Quattrocento* dans les imitations de la *Vitarum auctio* de Lucien de Samosate (*Vies de philosophes à vendre*), dans C. Noacco et alii (dir.), *Figures du maître. De l'autorité à l'autonomie*, Presses universitaires de Rennes, p. 201-211.
- DAVID, J.-M., 1980, *Maiorum exempla sequi*: l'*exemplum* historique dans les discours judiciaires de Cicéron, dans J.-M. David et J. Berlioz (éd.), *Rhétorique et histoire. L'exemplum et le modèle de comportement dans le discours antique et médiéval*, Rome, MEFRM, 92, p. 67-86.
- DELBEY, E., 2005, La mythologie pathétique des *Héroïdes* dans l'*Histoire de deux amants*, dans V. Leroux (éd.), *La mythologie classique dans la littérature néo-latine*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, p. 237-246.
- DOGLIO, M. L., 2000, *L'arte delle lettere. Idea e pratica della scrittura epistolare tra Quattro e seicento*, Bologne.
- FERRAND, M. et ISTASSE, N. (éd.), 2014, *Nouveaux regards sur les « Apollons de collège » : figures du professeur humaniste en France dans la première moitié du XVI^e siècle*, Genève.
- FURNO, M., 2019, Ovide en classe, ou un auteur en éclats, *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 30, p. 127-142.
- GALAND-HALLYN, P., 1995, Rhétoriques du bien et du mal chez Enea Silvio Piccolomini, *Les Yeux de l'éloquence. Poétiques humanistes de l'évidence*, Orléans-Caen, Paradigme, p. 45-60.
- GARCEA, A., 2005, *Cicerone in esilio. L'epistolario e le passioni*, Hildesheim.
- GARIN E., 2003, *L'éducation de l'homme moderne : la pédagogie de la Renaissance, 1400-1600*, Paris (1^{re} éd. italienne 1957).
- GRENDLER, P. F., 2003, Renaissance Humanism, Schools, and Universities, dans M. Engammare et alii (éd.), *L'étude de la Renaissance nunc et cras*, Genève, p. 69-91.
- KLINGER-DOLLÉ, A.-H., 2018, Ovide dans l'*Histoire de deux amants* de Piccolomini (1444) : la culture humaniste au risque du cliché, *Pallas*, 108, p. 243-256.
- GUEUDET, G., 2004, *L'art de la lettre humaniste*, textes réunis par F. Wild, Paris.
- NARDONE, J.-L. (éd.), 2000, *La storia di Griselda*, Toulouse, Université Toulouse-Le Mirail.
- NASSISHUK, J., 2010, Quintilien dans les traités pédagogiques du *Quattrocento*, dans P. Galand et alii (éd.), *Quintilien ancien et moderne*, Turnhout, p. 207-231.

- PETOLETTI, M., 2006, Les recueils *De viris illustribus* en Italie (XIV^e-XV^e siècles), dans Th. Ricklin *et alii* (éd.), *Exempla docent. Les exemples des philosophes de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, p. 335-356.
- PIÉJUS, M.-F., 1985, Lettres et projet culturel : la *Historia de Duobus Amantibus* d'Enéas Silvius Piccolomini, dans *La Correspondance* : tome II, *L'édition des correspondances, correspondance et politique, correspondance et création littéraire, correspondance et vie littéraire*, Université de Provence, p. 143-164.
- PIÉJUS, M.-F., 1992, Une traduction française de la *Historia de duobus amantibus* d'Eneas Sivlius Piccolomini, dans *La Circulation des hommes et des œuvres entre la France et l'Italie à l'époque de la Renaissance*, Paris, Sorbonne nouvelle, p. 103-117.
- PIONCHON, P., 2011, De l'avéré au vraisemblable. Visée pédagogique et statut aléthique des faits dans l'*Historia de duobus amantibus*, *Cahiers d'études italiennes*, 13, p. 45-68.
- PIROVANO, D., 2000, Memoria dei classici nell'*Historia de duobus amantibus* di Enea Silvio Piccolomini, dans *Studi vari di Lingua e Letteratura italiana in onore di Giuseppe Velli*, Milan, p. 255-275.
- PITTALUGA, S., 1989, Lucrezia fra tragedia e novella. Seneca e Boccaccio nell'*Historia de duobus amantibus* di Enea Silvio Piccolomini, *Invigilata Lucernis*, XI, p. 459-473.
- PITTALUGA, S., 2012, La *Historia de duobus amantibus* fra classicismi e volgarismi, *Studia UBB Philologia*, 57/3, p. 253-260.
- ROLLER, M. B., 2018, *Models from the Past in Roman Culture. A World of Exempla*, Cambridge University Press.
- STOLF, S., 2012, *Les Lettres et la Tiare. E. S. Piccolomini, un humaniste au XV^e siècle*, Paris.
- VASOLI, C., 1999, L'humanisme rhétorique en Italie au XV^e siècle, dans M. Fumaroli (dir.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne (1450-1950)*, Paris, p. 45-129.
- VECCHIO, S., 2006, Les deux épouses de Socrate. Les philosophes et les femmes dans la littérature des *exempla*, dans Th. Ricklin *et alii* (éd.), *Exempla docent*, Paris, p. 225-239.
- VITI, P., 1991, Osservazioni sul *De Viris aetate sua claris* di Enea Silvio Piccolomini, dans L. Rotondi Secchi Tarugi (éd.), *Pio II e la cultura del suo tempo*, Milan, p. 199-215.